

JUILLET 1939

La chaleur de cette journée d'été se dissipe peu à peu et une légère brise agite les fleurs et les feuilles. Le soleil diffuse sa lumière dans le ciel clair qui revêt son habit rose parsemé d'oiseaux. Les insectes virevoltent dans un léger bourdonnement. Son chapeau de paille à la main, Adèle marche sur la colline qui surplombe le petit village de Provence. D'ici on distingue les maisons blanches aux toits de tuiles rouges et aux volets colorés, petites taches éclatantes dans l'écrin de verdure qui les entoure. Les hauts pins et les cyprès apportent un peu d'ombre et de fraîcheur aux troupeaux. Des mèches s'échappent de sa tresse et flottent au gré de la brise tiède qui enveloppe la jeune fille. Aujourd'hui son grand-père a rejoint ses ancêtres, enseveli sous sa terre natale. Son nom figure désormais sur la pierre tombale familiale située dans le petit cimetière accolé à la chapelle. Les cloches de cette dernière sonnent : un, puis deux, puis...sept coups résonnent. Quelques oiseaux s'envolent.

Adèle perçoit le brouhaha des habitants du village, le bruit des couverts s'entrechoquant contre les assiettes de porcelaine.... Famille et amis se sont réunis comme à l'accoutumée, profitant des dernières lueurs du jour sur les petites terrasses aux pierres encore chaudes. Elle s'imagine avec son grand-père à l'ombre des oliviers, le parfum de la lavande grouillante d'abeilles se diffusant. « Il n'est plus là... » chuchota-t-elle. Elle avait promis à son « petit papa », comme elle aimait l'appeler, de ne pas s'écrouler lorsque le temps serait venu. « Je veux que mon enterrement soit un jour de réjouissances...J'aspire au repos éternel car j'ai eu une vie bien remplie » lui avait-il dit quelques jours auparavant dans un faible sourire qui avait animé ses rides profondes. « Je n'ai qu'un regret, c'est te laisser. Mais souviens-toi ma petite Adèle que notre séparation n'est que temporaire. Un jour viendra où nous serons à nouveau réunis » avait-il ajouté en caressant de sa main frêle et tremblante la joue de sa petite fille. Un geste machinal pour celui qui l'avait élevée à la mort de son fils et son épouse, il y a dix-huit ans de cela.

La jeune fille s'assit dans l'herbe. Les cigales chantaient autour d'elle. Une sensation de bien-être l'envahit. Elle délassa les rubans de ses espadrilles et s'allongea sur la pelouse. Elle ferma les yeux. Le calme l'apaisa. Petit à petit ses souvenirs avec son grand-père refirent surface dans son esprit. Des souvenirs associés à des parfums, des sensations.... Une vague de tristesse la submergea. Cependant elle se reprit et refoula les larmes qui lui montaient aux yeux : son cher grand-père ne serait pas fier de la voir abattue ! Le visage de ce dernier apparut derrière ses paupières closes et sa voix résonna en elle : « Si tu te laisses aller à ton chagrin, tu me tues une deuxième fois car vois-tu, je survis à travers toi et tes actes. Ainsi, ce que l'on m'a appris, je te l'ai transmis et tu feras de même pour tes enfants. C'est comme cela qu'aucun membre de la famille n'est oublié. Le souvenir de chacun reste dans nos mémoires. Nos valeurs, notre éducation et notre histoire sont notre héritage et celui de nos descendants. C'est un bagage très précieux Adèle. Aujourd'hui je le remets entre tes mains. Ne te referme pas sur toi-même, ne te morfond pas : soit heureuse de rendre hommage à tes anciens en cultivant notre patrimoine comme les jolies fleurs du verger. Je sais que tu feras bon usage de mes conseils. Demain, le soleil se lèvera et tu prendras un nouveau départ... ». Il s'était arrêté, essoufflé par cet effort intense pour son âge avancé. Il reprit cependant, s'accrochant à la main de sa petite-fille et aux dernières minutes de sa vie : « Tu trouveras les réponses à tes questions dans le tiroir de gauche du buffet : ce carnet est pour toi, il a grandi avec toi et témoigne de ta vie passée avec moi. Je l'ai commencé lorsque je t'ai recueillie... » sa main était retombée et il avait soufflé : « Adieu petite Adèle, je t'aime... ». En cette belle journée de juillet, Louis Dupré s'en était allé à l'âge de 93 ans, dans sa petite chambre basse de plafond aux murs blancs, frêle silhouette dans le lit en bois massif

surplombé d'un petit bouquet de fleurs séchées. Elle est fière de son grand-père, respecté et grand d'esprit, tout paysan qu'il était. « Un brave homme ! » pour les habitants du village.

Une ombre passa sur le visage de la jeune fille. Elle s'appuya sur ses coudes et observa le paysage. Combien de temps était-elle restée allongée là ? « Le carnet ! » s'exclama-t-elle. Elle noua ses rubans à la va-vite et rejoignit le sentier d'un pas précipité.

Sur la petite place les habitants qu'elle croise la salue poliment, et prennent des airs contrits : personne n'ignore que ces deux-là étaient inséparables. On chuchote sur son passage. Gênée, Adèle accélère le pas : elle ne veut pas recevoir de condoléances ou autres formules de politesse. Elle s'arrête enfin devant la petite maison blanche aux volets bleu ciel. Sa maison. « Tu sais Adèle, la maison est le commencement, le pilier de toute vie. Il faut qu'elle soit le reflet des personnes qui y vivent, que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur » expliquait Louis Dupré à la fillette d'une dizaine d'années lorsqu'ils se reposaient sur le petit banc de fer du jardin orienté vers la bâtisse.

Le jour décline lentement. Après avoir pris le précieux carnet, Adèle regagne sa chambre. Elle s'installe sur son lit qui grince et place l'édredon fleuri sur ses genoux. Fébrilement, elle ouvre le carnet et commence à lire.... « Aujourd'hui Adèle a un an ! Je suis si heureux qu'elle soit avec moi bien que sa présence me rappelle la mort de Jean et Hortense.... ».

La jeune fille frémit. Son voyage dans le temps est presque terminé mais son esprit est troublé par les mots de son grand-père qui dansent dans sa tête. La lune se cache dans le ciel et l'air est lourd. « Il y a de l'orage dans l'air » murmure la jeune fille. Ses yeux se sont habitués à l'obscurité, elle arrive à lire « Dix heures » sur la petite horloge. Les fins rideaux de lin virevoltent. Elle referme le carnet et se dirige vers la petite fenêtre ouverte. Dehors le ciel est sombre bien que de furtifs éclairs l'illuminent de temps à autre. La forme imposante de la colline se découpe dans la nuit noire. Quelques cigales bravent le mauvais temps et continuent de chanter. Puis, viennent les petites gouttes qui, une à une se posent sur la terre desséchée par le Soleil. L'air s'emplit de l'odeur de terre mouillée. « La gomme naturelle des malheurs des Hommes » pense Adèle, accoudée au rebord en écoutant le bruit apaisant de la pluie.

Elle repense à cette phrase de son grand-père : « C'est demain que ta vie commence ». Elle croit à cette promesse et songe au poème de Victor Hugo qu'elle avait arraché du livre d'école et affiché sur son armoire : « Demain, dès l'aube..... ». Rassérénée elle enfile sa chemise de nuit et se glisse dans son lit avant de s'endormir, non sans avoir remercié son grand-père pour l'incroyable souvenir qu'il lui a laissé. Une fois de plus sa voix résonne dans sa tête et se mêle au bruit de la pluie battant les carreaux : « La nuit est l'instant où tous tes rêves, tous tes espoirs peuvent devenir réalité. L'aube t'attendra toujours mais c'est à toi de faire de ta vie ce que tu souhaites. Profite de cette nouvelle journée qui s'offre à toi à l'issue de chaque nuit et œuvre pour faire de tes rêves nocturnes une réalité présente au grand jour ». « Merci pour cet héritage unique, grand-père » souffla-t-elle avant de sombrer dans un profond sommeil.